Traduire Lukács en français

Jean-Pierre Morbois

Comment, moi qui ne suis ni philosophe, ni traducteur de profession, en suis-je venu à consacrer mes loisirs de retraité à traduire en français l'essentiel des œuvres de Lukács inédites jusque-là ? C'est là le résultat d'un parcours intellectuel que l'on pourrait appeler « à la recherche du matérialisme dialectique », dont l'origine est d'être né peu de temps après la deuxième guerre mondiale, de parents qui avaient été étudiants à Paris sous l'occupation, engagés dans la résistance, et d'avoir été moi-même étudiant à Paris dans la période de fermentation qui a précédé le printemps 1968.

Lukács n'était alors guère présent dans le paysage intellectuel français. Chez les communistes refusant l'alignement automatique et acritique sur la ligne du parti, le problème du jour était la grande divergence sino-soviétique. Pour les fidèles inconditionnels à Moscou, Lukács était considéré comme révisionniste. Pour les trotskystes, c'était un stalinien. Pour ceux qui se référaient au dogme marxiste-léniniste, les thèses chinoises, appuyées par la personnalité imposante de Mao-Tsé-toung, philosophe de la contradiction, semblaient offrir une solution avec, au travers la Révolution Culturelle, une critique « de gauche » du stalinisme et de la nouvelle bourgeoisie nomenklaturiste. Dans le même temps, le marxisme universitaire était préempté par le philosophe Louis Althusser qui réinterprétait le marxisme au travers du structuralisme en le concevant comme antihumaniste et antihistoriciste, tout en encourageant dans la jeunesse étudiante des conceptions anarcho-spontanéistes.

Lukács n'était alors en vogue que dans les milieux de la gauche non communiste, chez les lecteurs des *Temps Modernes*, de Sartre et de Merleau-Ponty. Ses œuvres les plus connues étaient alors *La Théorie du Roman* et surtout *Histoire et Conscience de classe*, deux livres que Lukacs a ensuite renié, en dehors de toute contrainte, dans les préfaces de 1962 et 1967. Lucien Goldmann, philosophe marxiste dissident, élève de Max Adler, qui considérait Lukács comme son maître, ne s'est guère intéressé qu'aux œuvres de jeunesse, et Kostas Axelos, le traducteur d' *Histoire et Conscience de classe,* jugeait « regrettable » *la Destruction de la Raison*, « hommage philosophique au génie de Staline. »

L'effondrement ou le discrédit des modèles politiques que pouvaient représenter l'Union Soviétique, la Chine, Cuba, sans parler du Cambodge et la Corée du Nord, la révélation des crimes du communisme, n'ont pas altéré à mes yeux la validité du marxisme dès lors qu'il cessait (au prix de distorsions sensibles) d'être une religion d'État (à laquelle plus personne ne croyait vraiment) des pays dits socialistes, et de la philosophie qui lui est sous-jacente, le matérialisme dialectique.

C'est alors que Lukacs m'est apparu comme incarnant cette philosophie débarrassée de ses falsifications staliniennes, exempte de tout mécanisme et de tout déterminisme absolu, où la subjectivité humaine occupe sa juste place, où l'on retrouve un marxisme authentique qui cherche à comprendre la réalité dans sa genèse, son évolution, sa structure dynamique, un marxisme qui fait de l'épanouissement de la personne humaine, dans des conditions toujours plus dignes d'elle-même, un objectif possible et souhaitable.

La conversion de Lukács au marxisme n'a pas été instantanée. Elle s'étale de 1918 au début des années 30. « Chez moi, tout est la suite de quelque chose », nous assure-t-il dans ses

mémoires (*Pensée Vécue*). « Je ne crois pas qu'il y ait d'élément inorganique dans mon évolution. » Il est vrai que l'on trouve, dès les écrits de jeunesse, des germes de sa pensée de la maturité. Mais il faut aussi reconnaître qu'il y règne « une certaine obscurité » d'ailleurs revendiquée par leur auteur, *Über eine gewisse Verschwommenheit (*préface au recueil *Esztétikai kultúra*, [Culture esthétique], Budapest, Athenaeum, 1912), qui rend perplexe le traducteur, lequel, s'il est capable de traduire mot à mot, avoue ne pas bien comprendre ce qui lui apparaît comme un galimatias. Les textes politiques pleins d'illusions révolutionnaires des années 20, les écrits esthétiques ou philosophiques empreints de la rigueur marxiste des années suivantes, lui sont plus facilement accessibles.

Pour moi, une traduction doit restituer ce que dit l'auteur, sans rien y ajouter, et sans rien en retrancher, dans toutes ses nuances, elle ne doit pas, sous prétexte d'élégance verbale, se contenter de rendre le sens général. chaque petit mot (*dabei*, à ce propos, en l'occurrence, *aber*, mais, cependant, *jedoch,* pourtant, néanmoins) a son importance. Je m'efforce de me laisser aller au rythme de la phrase allemande, et de résister à la tentation de remettre à l'endroit, dans la syntaxe française, les inversions propres à la syntaxe allemande au risque d'estomper les points sur lesquels elle insiste. En matière de vocabulaire, je vais rechercher pour un mot allemand l'équivalent le plus proche en termes d'étymologie. Mais il y a des cas où le substantif doit être rendu par un verbe, ou inversement, où il faut utiliser une périphrase, et même où l'équivalent n'existe pas. Je me refuse toutefois à créer des néologismes, ou à conférer à des mots des acceptions nouvelles qu'ils n'ont pas dans le langage courant.

Trois exemples : en allemand, la signification du mot *Setzung*, souvent employé dans l'expression *teleologische Setzung*, est évidente. Elle est le substantif issu du verbe *setzen,* qui veut dire

poser. Mais le mot français *position* implique une fixité qui rend mal le mouvement de poser, de prendre pour objet. On a pu proposer *instauration*, mais ce serait pour ce mot une acception nouvelle. Alors, en fonction du contexte, je le rends par *comportement, activité*. Pour *Widerspiegelung*, l'équivalent couramment utilisé est celui de *reflet*. Mais il est vrai que ce mot suggère un effet miroir, une copie fidèle, et pas l'effet dynamique qu'une réalité provoque dans la conscience, et la manière dont elle est reproduite dans une œuvre d'art. Aussi avons-nous employé le mot *reflètement*. Je me refuse également à rendre par *métabolisme* (ensemble des réactions chimiques qui se déroulent dans l'organisme) le mot *Stoffwechsel* qui désigne *l'échange matériel* entre la société et la nature.

Je m'astreins également à enrichir mes traductions par de multiples notes de bas de page. Elles peuvent concerner les personnes évoquées, qui ne sont pas nécessairement connues, (et pour lesquelles j'indique les dates de vie et si besoin des détails biographiques) des événements peut-être oubliés, ou des citations. Pour ces dernières, je m'efforce de les donner dans une traduction française si elle existe, avec les références précises. Je ne m'autorise pas à traduire de l'allemand des textes dont la langue originelle est autre. À défaut de traduction française, j'irai rechercher le texte dans sa langue originelle, pour le traduire directement, sans passer par l'allemand.

Je n'ai jamais considéré ma retraite comme un temps de repos égoïste. J'ai voulu que mes traductions, outre qu'elles m'intéressaient personnellement, aient une utilité sociale. C'est pourquoi, m'estimant déjà confortablement rémunéré par les caisses de retraite, j'ai mis gratuitement mon travail en ligne pour ceux que cela pouvait intéresser, et à disposition d'éventuels éditeurs.

On peut à ce propos regretter, à l'heure où le régime de Poutine défigure la Russie, révèle de plus en plus son caractère criminel, fasciste et impérialiste agressif, s'allie à la caricature grotesque du socialisme qu'est, en Corée du Nord, la dynastie des Kim, et au bagne qu'est devenue la Chine de Xi, à l'heure où un populisme d'extrême droite déferle sur le monde, que l'on n'ait pas édité ma traduction de *Zur Kritik der faschistischen Ideologie* [En critique de l'idéologie fasciste].

Il est en effet terrifiant de constater combien la méconnaissance de la simple réalité, l'incapacité à identifier et à qualifier les phénomènes (l'impérialisme, le fascisme, etc.) l'adhésion à toutes sortes de théories complotistes, de fausses nouvelles, de désinformations, conduisent, dans les démocraties, les peuples à choisir inconsciemment mais délibérément leur propre malheur, en votant pour des populistes ou en élisant des dictateurs. Lukács appelait cela *la destruction de la raison*, la *manipulation*. Il en va de même de certains qui se disent marxistes, mais en restent à des schémas dépassés, refusent de voir la réalité en face, oubliant que le propre du marxisme, son utilité pratique, c'est l'analyse concrète, matérialiste dialectique, d'une situation concrète. C'est là que l'œuvre de Lukács nous est précieuse. C'est pourquoi, nous français qui en avons si longtemps été privés, il nous faut la découvrir.

Jean-Pierre Morbois a appris l'allemand au lycée et ne l'a guère utilisé au cours de sa carrière professionnelle de gestionnaire dans l'industrie.

Parallèlement, tout au long de sa vie, il a consacré une bonne part de ses loisirs à étudier la littérature marxiste.

Ayant découvert, à l'âge de la retraite, il y a une vingtaine d'années, qu'une part importante de l'œuvre de Lukács (*L'Ontologie de l'être social, l'Esthétique*) était inédite en français, il a entrepris de la traduire, ce qui de ce fait lui a permis de notables progrès dans la maîtrise de l'allemand.

Il a suivi, à l'École des Hautes Études de Sciences Sociales, le séminaire de Nicolas Tertulian, le grand spécialiste de la pensée de Lukács, et a participé, à Budapest, à deux colloques Lukács.